

vers Carcassonne. Le duc de Toulouse, Wilhelm ou Guillaume « au court nez », et les comtes des marches, avaient rassemblé à la hâte les garnisons peu nombreuses de la frontière, et levé en masse les populations aquitaines. Abd-el-Melek et Wilhelm se rencontrèrent à quelques milles à l'ouest de Narbonne, vers le confluent de l'Aube et de l'Orbieu : la multitude inaguerrie des citadins et des colons qui formaient l'armée chrétienne ne put soutenir le choc impétueux des musulmans, et Wilhelm de Toulouse, voyant ses compagnons morts ou en fuite, fut forcé de céder le champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur. Tout vaincu qu'il fût, il réussit, à la vérité, à arrêter les vainqueurs. Les musulmans, affaiblis par leur sanglante victoire, et chargés d'un immense butin qu'ils avaient hâte d'emporter dans leurs foyers, ne poussèrent pas plus loin l'invasion. Ils gardèrent seulement les forteresses des montagnes, et repassèrent les Pyrénées, traînant après eux des milliers de captifs. Suivant les traditions arabes, l'émir Hescham employa sa part du butin à l'achèvement de la fameuse mosquée de Cordoue, le plus vaste édifice peut-être qu'aient élevé les sectateurs du prophète.

Avant d'en finir décidément avec les Saxons et les Huns, Karle, qui avait l'œil à tout, voulut régler la question ecclésiastique. De vives controverses religieuses troublaient l'Église, et ne préoccupaient pas moins l'homme qui était le vrai chef de la chrétienté que les intérêts politiques et militaires de son empire; il convoqua dans Francfort, au commencement de l'été, un concile général des évêques d'Occident, où les prélats d'Italie ou d'Aquitaine se réunirent aux évêques de France et de Germanie : l'Église anglo-saxonne y fut représentée par Alcuin et d'autres doctes hommes, et le pape, par deux légats. La secte des briseurs d'images ne régnait plus dans l'empire d'Orient; un concile réuni à Nicée en 787 avait réagi contre ces sectaires, jusqu'au point d'ordonner qu'on adorât les images. Le clergé d'Occident s'éleva contre cette décision. Karle, de concert avec Alcuin, fit composer et composa lui-même en partie un petit ouvrage (*livres carolins*) qui réfu-

rait à la fois les « deux erreurs opposées », la destruction et l'adoration des images. Le pape Adrien se plaça entre les deux partis, et tâcha de les concilier, en admettant qu'on honorât les images, mais sans les adorer. Suivant l'historien ecclésiastique Fleuri, il y avait eu malentendu dans cette affaire : le concile de Nicée avait bien ordonné qu'on s'agenouillât devant les images, mais non pas qu'on leur rendit le culte qui n'est dû qu'à Dieu.

Le concile de Francfort décida en outre qu'il était permis de prier Dieu en toutes langues, et, à l'occasion de la récente famine, il établit un maximum sur le prix des grains (794).

III

Karle se trouva enfin libre de marcher contre les Saxons. Deux armées, commandées par le roi et son fils aîné, entrèrent sur le territoire des rebelles, qui, se voyant près d'être enveloppés, se soulevèrent sans combat. Mais l'année suivante, abusant de la clémence que le vainqueur avait cette fois montrée envers eux, ils se soulevèrent de nouveau. Karle alors déporta en Gaule une multitude d'entre eux avec leurs familles, et donna des terres en Saxe à beaucoup de guerriers franks et germanis. Ce ne fut toutefois qu'en 804 que le pays fut entièrement pacifié.

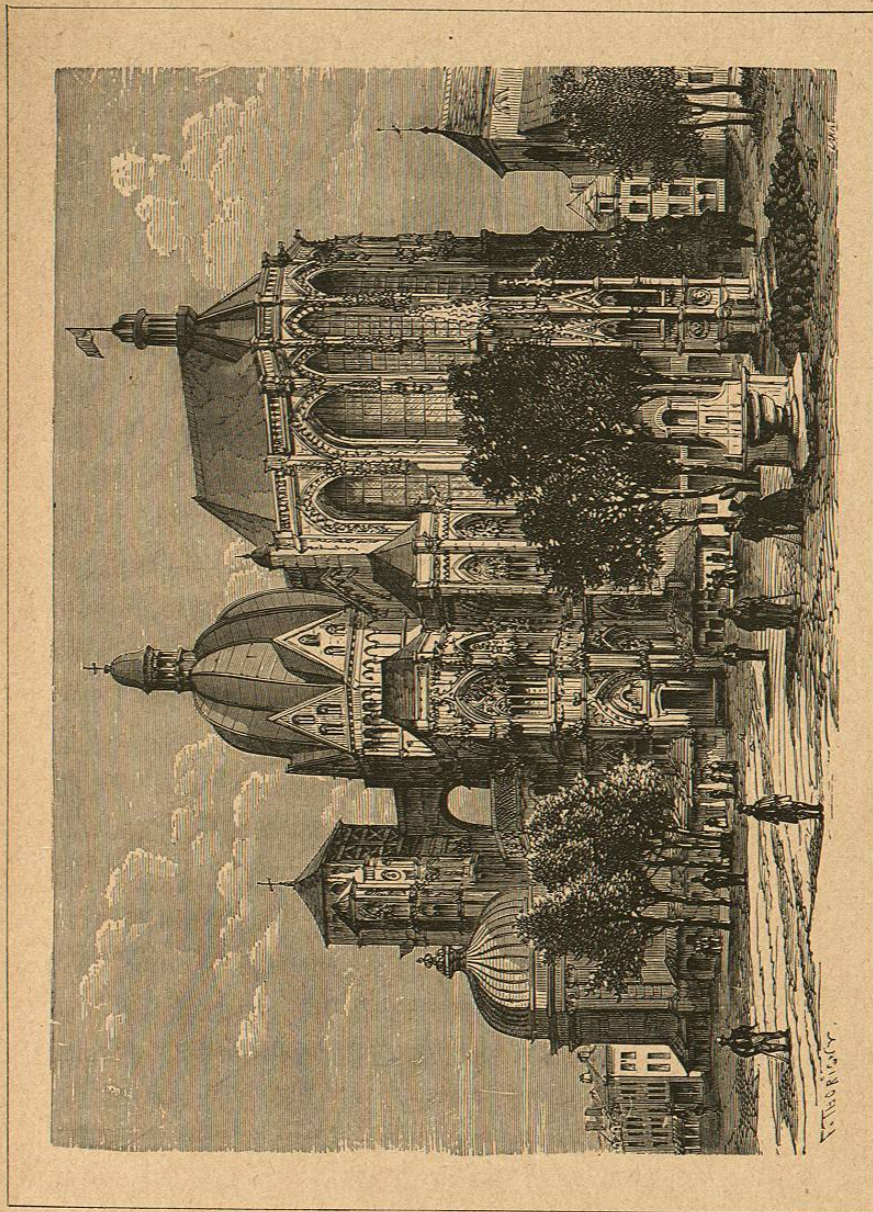
Quant aux Huns, Karle n'eut pas besoin de retourner contre eux en personne. Depuis la guerre de 791, ce peuple était tombé dans la discorde et l'anarchie, et avait massacré ses chefs. Le duc de Frioul, Herrik, lieutenant du roi d'Italie, pénétra jusqu'aux neuf cercles, à la tête des Franco-Italiens et des Carinthiens, et enleva le Ring et ses trésors, qu'il envoya à Karle. Celui-ci distribua ces richesses à ses guerriers et aux églises, et dès lors tous les mécontentements se dissipèrent parmi les Franks (796).

Dans une seconde campagne, le roi d'Italie Peppin acheva la

défaite des Huns, qui s'enfuirent au delà de la Theyss ou se firent chrétiens. Le Ring fut brûlé, ruiné, rasé de fond en comble; l'empire des Huns n'existait plus. Le jeune vainqueur vint rejoindre son père à Aix-la-Chapelle, traînant après lui le reste des richesses des Huns : le nouveau peuple romain avait aussi ses *triumphes*! L'Austrasie entière salua de ses acclamations le grand Karle et son fils, et se pressa sur les pas du jeune roi d'Italie pour admirer les trophées qu'il rapportait, et pour contempler ces troupes de captifs aux traits bizarres, aux cheveux tressés, à la physionomie farouche, et ces autres Huns libres qui venaient, avec leur prince Thudun, demander leur admission dans le sein de la chrétienté.

L'enivrement était universel; jamais les deux passions dominantes des Franks, la gloire et le butin, n'avaient été si largement satisfaites : « Les Franks », s'écrie Eginhard, « les Franks avaient été quasi pauvres jusqu'à ce jour; ils ne furent riches qu'après avoir vaincu les Huns, tant on trouva au Ring d'or, d'argent et de précieuses dépouilles enlevées dans cent batailles! » Des monuments contemporains attestent que les prix des denrées et des marchandises subirent dans l'empire frank une hausse immédiate par l'introduction d'une telle masse de métaux précieux.

C'est la plus brillante époque du règne de *Charlemagne* : la cour du grand roi, durant la saison d'hiver, déployait une merveilleuse splendeur; Karle avait cessé d'errer de *villa* en *villa*; il avait fixé son hivernage habituel à Aix (*Aquis-Grani*), entre la Meuse et le Rhin, et y avait établi sa fameuse chapelle royale (de là le nom d'Aix-la-Chapelle). Du fond des forêts de l'Austrasie s'élevait, comme par enchantement, une nouvelle cité. La métairie devenait une capitale, et d'immenses édifices sortaient de terre à la voix de Karle. L'art monumental, tombé en Occident avec l'ancienne civilisation, renaissait simultanément, bien qu'à un degré inégal, chez les deux peuples qui se partageaient les débris de l'empire romain. Aix-la-Chapelle s'efforçait de rivaliser avec Cordoue : des deux côtés,



BASILIQUE D'AIX-LA-CHAPELLE

c'étaient les ruines de l'antiquité qui défrayaient les essais de l'art nouveau; toutes les vieilles villes romaines d'Espagne fournissaient leur contingent aux innombrables colonnes de la mosquée de Cordoue, et le palais et la basilique d'Aix s'enrichissaient des marbres et des mosaïques de Rome et de Ravenne : de l'aveu du pape Adrien, le palais impérial de cette dernière cité avait été entièrement dépouillé de ses ornements au profit du palais d'Aix. Outre le palais et la basilique, le roi Karle « jeta dans Aix les fondements d'un vaste théâtre » (peut-être un cirque), et bâtit des bains « avec des gradins et des sièges de marbre ».

Les sources thermales d'Aix, déjà renommées sous le roi Peppin, avaient contribué au choix de cette résidence. « Karle aimait beaucoup la vapeur de ces eaux naturellement chaudes, et s'y baignait souvent avec ses fils, ses grands, ses amis et même ses gardes; on y voyait quelquefois ensemble plus de cent personnes. Aix ne fut pas la seule ville où *Charlemagne* érigea de vastes édifices : il bâtit aussi des palais à Nimègue, à Ingelheim, près Mayence, etc., et ordonna la reconstruction de toutes les églises qui avaient été ruinées par les guerres étrangères et civiles dans les diverses régions de son empire. Un de ses ouvrages les plus admirés fut le pont de 500 pas de long qu'il jeta sur le Rhin à Mayence; par malheur, ce pont n'était que de bois et ne subsista que peu d'années.

Si l'on en croyait l'enthousiaste moine de Saint-Gall, les principaux ouvrages de Karle, et surtout la basilique de la mère de Dieu, à Aix, « surpassaient les œuvres des anciens Romains ». La vérité est que ces monuments n'égalèrent pas les constructions contemporaines des Arabes, ni celles des Byzantins, les maîtres des Arabes, mais qu'ils étaient assez imposants pour impressionner vivement l'imagination des hommes du Nord; leurs proportions majestueuses reflétaient quelque chose du génie de *Charlemagne*, et l'art de la forme, le fini de l'exécution, n'y faisaient pas défaut autant qu'on le pourrait croire. Tout ce qui conservait quelque sentiment du beau et quelque

habileté de main, en Italie et dans le midi de la Gaule, avait été appelé à seconder les plans du maître, et les débris de l'antiquité, largement mis à contribution, avaient fait le reste. Il est à croire que tous ces vastes bâtiments n'étaient pas construits en pierre, et que les constructions en bois y figuraient pour une bonne part; l'arcade cintrée sur colonnes, au dehors comme au dedans des édifices, en était le principal caractère; les absides même des églises présentaient à l'extérieur deux ou trois rangs d'arcades engagées dans le mur.

Le moine de Saint-Gall donne des détails curieux sur la répartition et la conduite des travaux et des monuments publics : « S'il s'agissait de travaux secondaires, comme construction de ponts, de vaisseaux, réparations de chemins, etc., les comtes les faisaient faire par leurs vicaires et officiers inférieurs; si l'ouvrage était de plus haute importance, si surtout c'était quelque chose de nouveau à fonder, ni duc, ni comte, ni évêque, ni abbé, ne se pouvait excuser d'y prendre part; témoin le pont de Mayence, auquel toute l'Europe est venue mettre la main à tour de rôle. Quant aux églises du domaine royal, les évêques et les abbés voisins étaient obligés de les entretenir, d'en réparer les murailles, de les faire peindre à fresque : mais, lorsqu'on en devait bâtir de nouvelles, tous les évêques, ducs, comtes, abbés, prêtres (curés) des églises du domaine, et tous les possesseurs de *benefices* publics, contribuaient à les édifier de fond en comble : ainsi furent élevés à Aix le palais du roi du ciel et le palais du roi de la terre (*basilica divina sed et humana*), et les maisons des dignitaires de tous grades; le très sage Karle avait fait disposer leurs habitations autour de son palais, de telle sorte qu'à travers les treillages qui fermaient son balcon, il pût voir les moindres gestes de ceux qui entraient ou qui sortaient. Les demeures des grands étaient suspendues très haut au-dessus de la terre, afin qu'au-dessous d'elles, les soldats, les serviteurs et toute autre espèce de gens, se pussent mettre à l'abri de la pluie et de la neige. Les indigents, les

pèlerins, les voyageurs, pour lesquels le roi montrait toujours une extrême bienveillance, venaient se chauffer auprès de grands fourneaux dans ces galeries « ouvertes, comme les appartements supérieurs, à l'œil vigilant de Karle ».

Le roi quitta de bonne heure sa résidence favorite en 797 : il voulait à tout prix en finir avec les Saxons; mais, en même temps, il revenait sérieusement à ses projets de conquête sur le nord de l'Espagne. Les circonstances étaient favorables : l'émir Hescham était mort l'année précédente; ses deux frères, Soliman et Abdallah, s'apprétaient à disputer le trône à son fils Hakem, et les troubles avaient recommencé entre l'Èbre et les Pyrénées : au printemps de 797, on vit arriver à Aix-la-Chapelle un chef arabe, nommé Zéid ou Zaïdoun, qui s'était emparé du gouvernement de Barcelonne et qui venait en faire hommage au monarque des Franks. Des négociations furent aussi entamées avec Karle par les oncles rebelles du nouvel émir de Cordoue El-Hakem. Karle, sans perdre de vue les affaires d'Espagne, alla parcourir rapidement la Saxe, du Rhin jusqu'à la mer du Nord et jusqu'aux retraites les plus reculées du Holstein, « reçut toute la nation à reddition par serments et par otages », publia pour la Saxe, un capitulaire beaucoup plus modéré que celui de 783, et fut de retour dès la fin de l'été à Aix, où il trouva le prince musulman Abdallah qui venait solliciter son aide. Karle promit au prétendant arabe d'appuyer ses tentatives contre l'émir Hakem par une puissante diversion au nord de l'Èbre : le jeune roi d'Aquitaine, qui était à Aix, repartit avec Abdallah, qui rentra dans l'intérieur de l'Espagne et alla se mettre à la tête de ses partisans à Tolède, pendant que Lodewig et son brave lieutenant Wilhelm de Toulouse préparaient la revanche de l'invasion de 793. Karle, de son côté, avait quitté derechef le palais d'Aix, où il ne passa point l'hiver cette année : il alla s'installer aux bords du Weser, et appela l'endroit où il assit son camp, *Héristall*, du nom du lieu qui avait été le berceau de sa famille : c'était comme une